

Michel-Maurice-Arthur REYNAUD (qui signe Arthur REYNAUD pour se faire plaisir en pensant à d'autres Arthur, alors qu'on ne compte plus les Michel de sa génération) est né en 1955, à Villeneuve, dans les Basses-Alpes (aujourd'hui Alpes-de-Haute-Provence).

Après des études de lettres classiques, il s'est efforcé d'être un professeur passable de français et de latin en Lozère, dans l'Hérault, et dans les Vosges.

Il est membre de la Fédération française de la montagne et de l'escalade et du Club alpin français.

Arthur REYNAUD

LES MASQUES DES OUCANES

Pour Silvère et Rose-Marie

Nota : Pour qui voudrait retrouver la réalité du terrain, les noms des lieux et leur disposition géographique ont parfois été changés.

1

Ce n'était plus une mairie, mais un chantier. Devant les bâtiments en travaux, à côté des conteneurs de tri des déchets, des panneaux plantés dans des plots en béton interdisaient le stationnement. À demi masquée par un échafaudage, une porte restait accessible. Un large écriteau en bois verni, *Bibliothèque municipale*, était apposé sur son battant, au-dessus d'une feuille blanche punaisée portant l'inscription *MAIRIE de Chabrières* *Entrée provisoire* soulignée au feutre rouge.

Grégorio Dabriù descendit de son break Fiat cabossé. Il frappa à la porte et entra sans attendre de réponse. Il traversa un hall tapissé d'affiches en couleur sous lesquelles étaient agrafées des feuilles portant adresses, horaires et numéros de téléphone de différents services et permanences. Il se dirigea droit vers un bureau dont l'occupante avait laissé la porte ouverte.

— Salut, Noémie. Le maire est là ?

— Non, il n'est pas encore arrivé. Tu peux aller voir chez lui...

— Chez lui, j'y tiens pas...

— Tu veux que je te prenne un rendez-vous ?

— Il manquerait plus que ça !

— Sinon, tu as quelque chance de le trouver sur le chantier du nouveau lagunage...

Le jeune homme roula jusqu'en bas du village. Il quitta la route goudronnée qui continue vers Savines et s'engagea sur un chemin de terre élargi par le passage des camions. Sa carrosserie n'était pas à quelques projections de boue près. Après avoir cherché à éviter le maximum d'ornières, il atteignit, au bout d'un demi-kilomètre, une esplanade où étaient stationnés des engins de chantier, des fourgonnettes et un quad. Il reconnut le véhicule qu'utilisait volontiers Procopé Lauthier quand il voulait se déplacer aux abords du village. Le quad, c'est un moyen de transport pratique, moderne et surtout modeste : le tracteur du paysan n'est pas loin.

Trois gradins aménagés dans la pente constituaient la partie la plus visible du dispositif de filtration. Chacun était creusé d'un bassin destiné à recevoir les eaux usées, qu'entourait un muret laissé encore par endroits à l'état de coffrage. De gros tuyaux métalliques noirs, des buses et des puisards en béton reposaient en attente dans l'herbe.

Le maire était en conversation, un peu plus bas sur une terrasse, avec un homme casqué. Dabriù prenait patience. Lauthier avait levé la tête vers lui et l'avait sans doute reconnu ; il prit congé du contremaître, mais ne semblait pas pressé de remonter, allant de l'un à l'autre des ouvriers, serrant des mains et ayant un mot pour chacun d'eux. Certains étaient de la région.

Enfin, il arrivait au niveau de la plate-forme et se dirigeait vers son véhicule. Il prenait encore le temps de décrotter ses chaussures. Dabriù le rejoignit.

— Il fallait que je vous parle...

— Eh bien, tu vois, c'est pas difficile...

— C'est à propos des loups. Vous avez vu qu'ils ont encore fait des dégâts ?

— Oui, en face, dans le Parpaillon. C'est le troupeau de Lagier qui a pris. Une trentaine de bêtes. Mais de ce côté, il n'y a pas de loups.

— Dites plutôt qu'il y a pas encore eu d'attaque ! On a déjà relevé des empreintes !

— L'homme qui a vu l'homme qui a vu, non pas le loup, mais ses traces ! Si le berger de Lagier était resté sur place, ça ne serait pas arrivé. Il paraît qu'il était descendu à Saint-André : les loups sentent quand ils peuvent attaquer...

— Je le connais. C'est pas ce qu'il m'a dit : il était en train de refaire une clôture à l'extrémité du plateau...

— C'est bien ce que je disais : il était pas là ! Comme toi en ce moment... Et si tu en venais au fait ? Qu'est-ce que tu es venu me demander ? Une augmentation ?

— Ce serait pas superflu, avec ce que je gagne ! À peine plus de 2000 balles, et pour combien d'heures passées là-haut ?

— Tu oublies les primes !

— C'est vrai, mais payées au noir... Ça aussi, ça pourrait changer. Mais je suis pas venu pour ça. Je veux des chiens de protection ! C'est à vous d'en faire la demande ! Ce sont vos moutons et ils pâturent sur vos terrains ! Et pour les démarches, c'est vous le maire... On est passé en cercle ¹.

— Il me semble qu'il y a aussi des tiens dans le troupeau ! Tu fais semblant de les oublier ?...

— Pas plus d'une cinquantaine ! Un sur dix... et vous croyez que c'est suffisant pour faire vivre une famille ?

¹ zone (ou cercle) 0, 1 ou 2. Chaque commune est classée annuellement par le préfet : en zone 0 (attaques de loups constatées plusieurs fois dans l'année) ; en zone 1 (prédation avérée au moins une fois au cours des deux dernières années) ; ou en zone 2 (probabilité élevée de prédation), donnant droit aux éleveurs qui en font la demande à différentes aides de l'État. En 2019 toutes les communes des Hautes-Alpes étaient classées en zone 0 ou 1.

— Tu as que ta mère à nourrir, et ton chien. Il te suffit pas, celui-là ?

— Vous foutez pas de moi ! C'est mon chien de conduite. Les loups en feraient qu'une bouchée !

— Lagier a un patou et un berger d'Anatolie, tu as vu le résultat...

— Il en faut plus pour protéger un grand troupeau. Les loups sont malins : une partie de la meute attire les patous d'un côté pour faire diversion, pendant que les autres attendent pour attaquer d'un autre côté. Il faudrait autant de chiens qu'il y a de loups !

— Tu es en train de me dire que c'est perdu d'avance. Alors, à quoi bon ? Il y a d'autres moyens. Attends... tu installes bien la clôture électrique, j'espère ?

— Bien sûr : et je la déplace au fur et à mesure chaque jour. Pareil la nuit, près de la cabane. Mais je sais que les loups s'y adaptent : ils finissent par connaître la fréquence des impulsions et ils la franchissent au bon moment.

— Moi aussi, j'ai entendu dire ça. Ça me semble un peu gros. Il ne faut pas croire tout ce que disent les soi-disant spécialistes... qui font leur laine sur notre dos, soit dit en passant !

— Justement ça vous coûterait pas grand chose : c'est l'État qui finance en grande partie les patous ; même leur nourriture est payée !

— Et toi aussi, tu es payé par la même occasion ! Avant le retour du loup, on laissait le troupeau seul sur l'alpage la plupart du temps. Les bergers étaient moins nombreux. Les aides, ce sont des forfaits, et vingt pour cent restent à notre charge ! Je ne t'apprends rien : c'est fonction du nombre de bêtes. Moi, j'en ai trois mille, réparties sur cinq alpages ! Tu voudrais que tes cinquante brebis soient protégées par les chiens que, moi, j'aurais payés !... Dis donc, tu as bien changé : avant, tu ne voulais pas entendre parler de chiens de protection : « Les loups, c'est la

nature, comme la foudre ou la neige, etc. Quand on connaît son métier, etc. ». Tu en faisais tout un pataquès ! Et maintenant, tu prends un virage à 180 degrés.

— La situation a évolué. Il y a que les imbéciles qui changent pas d'avis...

— Alors, c'est moi l'imbécile ? Dis plutôt que tu as d'autres ambitions. Tu parlais de famille à nourrir. Tu as peut-être une idée en tête ? dit Lauthier ironique.

— C'est possible...

— En tout cas, reprit le maire sur un ton plus sérieux, presque menaçant, j'espère que ce n'est pas avec ma fille. J'ai remarqué — et je suis pas le seul : j'ai mes antennes ! — j'ai remarqué que tu lui tournais pas mal autour, ces temps-ci...

— C'est mes affaires...

— Ça pourrait être les miennes : ma fille vaut mieux que d'aller finir ses jours chez un pauvre berger, étranger par dessus le marché !

— Je suis français ! C'est écrit sur mes papiers ! Alors que votre fille, elle ne s'appelle même pas comme vous !...

— Tu as tort d'en venir sur ce terrain... Tu pourrais avoir à le regretter...

— Vous me faites pas peur. Mais vous changez de conversation. Pour les patous, alors, si j'ai bien compris, c'est non ?

— Exact... Pas besoin de te faire un dessin.

Procopé Lauthier jeta un coup d'œil dans son rétroviseur : la Fiat était occupée à manœuvrer pour se mettre dans le bon sens. On aurait dit même qu'elle patinait un peu...

Non, mais, pour qui il se prend, ce bābi ! Si je veux faire garder mes brebis, c'est pas les bergers qui manquent. Y en a qui

*demandent que ça, des garçons et des filles — surtout des filles,
moins emmerdantes,... encore que, maintenant...*

Un coup de sifflet réveilla brutalement la journaliste. Elle regarda au-dehors. *VEYNES-EN-DÉVOLUY* annonçait un panneau lumineux.

Le train reprit son cheminement. Les contours des montagnes commençaient maintenant à sortir de la nuit. Des barres de calcaire de plus en plus nettes jalonnaient la vallée d'autant de clues. Au travers des vitres de son wagon, défilaient des pentes couvertes de forêts : de ce côté-ci, des chênes courtauds disputaient leur terreau aux pins sur des versants caillouteux partiellement reboisés ; en face, à l'ubac, des fayards vigoureux laissaient à peine deviner par quelques nuances dorées, çà et là, la fin prochaine de leur été. Quand on était une touriste nordique, on ne se représentait pas tout à fait le Midi sous ce jour.

Les derniers propos échangés au téléphone avec Élégie resurgissaient dans la mémoire ensommeillée de la voyageuse. Son amie se plaignait :

— La dernière fois qu'on s'est vues, c'était il y a trois ans...

— Oui, quand tu étais encore gardienne de refuge avec Erwan dans les Pyrénées. Tu m'avais bien trimballée !... Mais je suis toujours demandeuse, tu sais !

— Eh bien, justement. Les activités du magasin se ralentissent en ce début d'automne. Si tu étais disponible, je pourrais prendre quelques jours de congé...

— Ça peut se faire. L'actualité en Lorraine est plutôt calme en ce moment. Les habituels marronniers de la rentrée des classes, de la mise en place du Conseil départemental... Ça deviendra plus chaud en octobre...

Grisette Malglaive s'étira et bâilla. Son regard se posa sur l'écran de son portable. Elle fit glisser son doigt sur l'icône de l'alarme pour désamorcer le dispositif. Pas de ça ! Une seule agression sonore lui suffisait ! Elle ne risquait plus de se réveiller à la dernière minute en gare de Gap, ou, pire, manquer l'arrêt et s'exposer à s'ébrouer piteusement une fois son wagon encalminé au terminus de Briançon.

L'espace s'était élargi. Les montagnes qui encadrent le bassin de Gap devenaient plus hautes, plus marquées, mais plus lointaines aussi. Le seuil de La Fressinouse franchi, le train entamait sa descente et, à la faveur d'une courbe, la ville se découvrit enfin.

Élégie l'aperçut la première. Elle se fraya précipitamment un passage entre les autres voyageurs et enlaça son amie, des larmes autant dans les yeux que dans la voix.

— Je n'en pouvais plus d'attendre ! Et pourtant, cette fois le train était à l'heure ! Je n'arrêtais pas de vérifier sur internet. Tu as fait bon voyage ?

— Plus ou moins. Faut-il que je t'aime, pour passer la nuit rencognée dans un siège SNCF, même inclinable !

— Ma pauvre ! Tu vas bientôt te reposer. Tu es venue pour ça... Mais on a de la chance : ce train de nuit n'est pas encore

supprimé... Allez, viens... Donne-moi ce sac... J'ai trouvé une place juste devant la gare.

La petite voiture mauve longeait le lac de Serre-Ponçon en direction de Savines. Passé les premières minutes d'excitation où les langues étaient allées bon train, les échanges des deux filles s'étaient espacés, puis taris. D'un commun accord, apparemment. La journaliste avait sombré dans une douce torpeur qu'Élégie préservait de son mieux par une conduite sans à-coups. Grisette avait essayé de lutter, mais ses paupières finissaient toujours par se refermer. Comme si le paysage n'était qu'un décor. Sa raison soufflait à son oreille qu'elle devrait s'émerveiller, tandis que sa capacité d'émotion demeurait obstinément anesthésiée. Un vague sentiment de culpabilité rôdait aux alentours de sa conscience, mais elle parvint à le tenir à distance : après tout, elle disposait de quinze jours pour se rattraper. Elle ne voulait cependant pas paraître apathique ni renfrognée : elle demanda à la conductrice :

— Tiens, c'est quoi, ça ?

Son champ de vision avait imprimé dans un éclair l'image d'une île minuscule, non loin du rivage.

— La chapelle Saint-Michel, le site sans doute le plus photographié des Hautes-Alpes. Il y a un parking. Je m'arrête ?

— Bonne idée, j'ai besoin de marcher et ça finira de me réveiller.

Élégie ralentit, engagea la voiture entre deux grosses ornières remplies d'eau et coupa le moteur.

Comme pour savourer le silence, elles restèrent immobiles un instant à contempler le paysage à travers le pare-brise. La conductrice semblait perdue dans ses pensées. Grisette fut la première à se décider. Elle sortit. Élégie se secoua et lui emboîta le pas, la prit par le coude et la guida jusqu'à un belvédère aménagé

par-delà un rideau de petits sycomores. Le rivage dessinait une crique à leurs pieds.

— Tu sais qu'à la fin de l'hiver, on peut aller jusqu'à la chapelle à pieds secs ? C'est moins pittoresque que quand le lac est plein comme maintenant. Avec les orages de ces derniers jours, il commence à peine à baisser.

— Alors, j'ai de la chance ! Tu es obligée de m'inviter encore au printemps, pour que je puisse comparer !

Une vague de morosité passa sur le visage d'Élégie. Ses yeux se plissèrent ; elle respira profondément.

— Au printemps ?... Qui sait où nous en serons à ce moment-là...

— Nous ?... Toi et moi ?... J'espère que nous serons toujours amies en tout cas !

— Bien sûr... Excuse-moi, je pensais à haute voix.

— Tu as des problèmes de santé ?... de boulot ?...

À chaque question, Élégie déniait d'un mouvement de tête.

— Non, non, tout va bien... de ce côté-là...

— De famille, alors ?... Je vois bien que tu n'es pas dans ton assiette.

— Pas vraiment de famille. Disons... de couple...

Élégie grimaça et soupira encore, mais la bonde était lâchée.

Son compagnon, Erwan, était distant. Il n'avait jamais été, certes, très exubérant, plutôt un taiseux, mais il avait périodiquement de petites attentions, un sourire au moment où on l'attendait le moins. Maintenant, lorsqu'il rentrait du travail — « Tu te rappelles qu'il est agent forestier ? » — il disait bonjour et filait directement dans son bureau dont il ne fermait quand même pas la porte ! Non !... Mais il la gardait à peine entrebâillée. De l'intérieur parvenaient des sons ne laissant aucun doute sur son activité : les bips de son ordinateur. Sa présence aux repas était formelle, fugitive. La dernière bouchée avalée, il regagnait son

repaire, pour s'en extraire juste avant de se mettre au lit. Là, il se tournait vers le mur et ne bougeait plus. Parfois elle se réveillait au cours de la nuit et constatait qu'il n'était plus là.

— Il découche ?

— Oh, non ! il est toujours dans l'appartement !

Elle percevait des bruits venant des autres pièces dont les lumières étaient allumées. L'interroger ? Elle avait bien essayé, mais il avait toujours éludé toute forme d'explication. D'ailleurs il n'y avait rien à expliquer. D'après lui tout allait bien. Il n'était pas le seul à souffrir d'insomnie. L'âge, sans doute. Et puis la perspective de voir bientôt alterner, comme chaque année, son travail de contractuel ONF avec celui de pisteur, pour la saison hivernale à la petite station de...

— Mais nous ne sommes qu'en septembre !

— C'est ce que je lui ai fait remarquer moi aussi... Mais l'argument reste sans portée. Il me dit de ne pas m'inquiéter et que ça va passer.

Elle continua sa déploration. Ce qui lui manquait, c'étaient les petites attentions dont un compagnon peut faire preuve. Elle attendait et rien ne venait. C'était comme s'il avait fait le plus gros en l'associant à sa vie et qu'il n'eût plus à entretenir la flamme. Oublié les promesses ! Il les avait multipliées, pourtant, avant de la convaincre — « Moi, tu sais, je n'étais pas prête à vivre en couple ! Je ne l'avais jamais fait auparavant et n'allais pas commencer : je tenais trop à ma liberté ! » — Pas d'hostilité de sa part, mais aucune chaleur, pas de complicité non plus. Un peu comme si son existence à elle était celle d'un meuble et qu'ils menassent leurs vies côte à côte mais pas ensemble...

— J'ai du mal à reconnaître dans ton récit l'Erwan que j'ai connu. Tu lui en demandes peut-être trop et ce n'est pas dans son tempérament...

Chez ses amis, à l'apéritif, Grisette était mal à l'aise. Elle ne s'expliquait pas nettement son sentiment. Le changement de cadre ? L'idée que celui-ci aurait dû être en équation avec le paysage environnant alors que ce n'était pas le cas ? L'appartement était probablement identique à tous ceux des immeubles construits pour reloger les habitants de Savines chassés de chez eux par la construction du barrage, et devenus, au fil du temps, malgré les rénovations successives, de plus en plus déclassés par rapport aux évolutions de la mode en matière de logement. Des murs blancs, des photos de lacs et de montagnes, un mobilier de récupération. Pas de quoi s'épanouir, c'est sûr.

Mais Erwan se montrait aussi agréable qu'avant. Elle s'attendait à une métamorphose confirmant le triste portrait qu'en avait tracé son amie. Elle avait même l'impression qu'il était empressé à son égard. C'est vrai que dans le passé, et bien qu'ils ne se fussent côtoyés que très peu de temps, ils s'entendaient bien. Elle lui trouvait même beaucoup de charme.

Si ce n'était pas lui, c'était Élégie, alors ? Ce qu'elle lui avait dit ce matin... On se fait des idées. On s'écrit des romans : idylles ou mélodrames ? Va savoir ! De son côté, là-haut dans les Vosges,

n'avait-elle pas laissé aussi son cœur battre la campagne à une certaine époque ? Et pour pas grand chose.

Ils passèrent à table. C'était Erwan qui avait préparé le repas : des champignons sautés à la crème qu'il avait lui-même cueillis durant sa matinée de travail — « les premiers de la saison ! ». Grisette fut transportée au paradis à la première bouchée.

— Tu auras sans doute envie d'aller te reposer cet après-midi ? lui demanda Élégie qui semblait revenue de ses confidences mélancoliques.

— Oui, je n'ai pas fini de récupérer ma nuit passée dans le train...

— Rassure-toi : je n'avais rien programmé. Les jours suivants, je ne te laisserai pas chômer. Ça dépendra bien sûr de la météo, mais je compte t'emmener un peu crapahuter dans nos chères montagnes. Ici, au bord du lac, la chaleur est intenable — à moins évidemment d'aller se baigner ! — : il faut prendre de la hauteur !

— Et si la rando d'Élégie ne t'a pas complètement épuisée, ajouta Erwan, demain soir nous sortons.

— Nous sortons ? fit sa compagne, surprise.

— Oui. Ça m'est venu ce matin, en discutant avec mes collègues. Ne vous attendez pas à du grand art... Ni musique, ni poésie. Ça risque même d'être assez terre-à-terre !... mais intéressant.

La fenêtre de la chambre de Grisette s'était ouverte sur un temps maussade. Le mont Guillaume, en face, au-dessus des Puy, tout couronné de nuages, restait invisible. Une écharpe qui n'était pas près de se dénouer. S'élevant au-dessus de la surface du lac, en contrebas de la montagne, une légère buée flottait qui diluait le panorama sous une gaze fantomatique. L'air extérieur hésitait entre vapeur d'eau à la limite de la condensation et crachin déclaré.

La randonnée prévue par Élégie, comme une évidence, tombait à l'eau.

Grisette alla retrouver son amie dans la cuisine. La table du petit-déjeuner était mise. Erwan était probablement déjà parti.

— C'était bien la peine que je me tape six cents kilomètres de voyage pour me retrouver avec le même temps qu'en Lorraine ! À croire que je l'ai transporté dans mes bagages !

— Ça va se lever. N'oublie pas que nous sommes dans les Alpes du Sud. En attendant, j'ai deux plans B, ou plutôt un plan B à deux volets : un pour ce matin et l'autre pour cet après-midi.

— Mais non, la vue est magique ! Merci d'être allée au-devant de mon aspiration à la grisaille masochiste. C'est d'un romantisme achevé ! « Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière »...

Etceteri, etcetera !... Dommage que je connaisse déjà ce refrain ! Appris à longueur d'années dans les Vosges... Je me moque. Allez, vas-y, je t'écoute. Commençons par le premier « volet ».

— Eh bien, mon frigo est vide. Tôt ou tard, il aurait fallu y aller, avec à la clef la perte d'une journée de balade ensoleillée. Je te propose d'aller en ravitaillement au supermarché...

— Youpi ! On va faire les courseurs ! On va faire les courseurs !... Et pour l'après-midi, ton plan est aussi ébouriffant ? Je peux m'attendre à tout...

— Je te réserve la surprise.

— Décidément, c'est la journée. Avec la « sortie » qu'Erwan nous organise ce soir, j'irai de surprise en surprise. Je vois d'ici le titre de mon prochain documentaire : *Embrunais, Terre de mystères* ! Ajoute à cela l'atmosphère brumeuse de ce matin...

— Tu sais que je n'en suis pas revenue ? Lui si distant, si absent d'habitude : je ne le reconnais plus ; c'est ta venue qui le transfigure !

— Ce ne serait pas le premier !...

Derrière la plaisanterie, Grisette se demanda si son amie ne s'était pas monté le bourrichon un peu trop vite. Élégie devait être en proie à une hantise ; tous les faits qui allaient dans le sens de celle-ci étaient interprétés comme des indices de ce qu'elle redoutait ; et elle était aveugle à tous ceux qu'elle aurait pu valider comme signes contraires. Pourtant, jusqu'ici elle n'était guère portée à la parano...

— Au fait, demanda Grisette en rallongeant son café d'une rasade d'eau bouillante, hier tu m'as parlé du « magasin » : tu travailles toujours à mi-temps à *Sports et Nature* ? Et ton métier d'accompagnatrice ?

— Il est en stand-by. J'ai fait quelques sorties pour les enfants de la station de Montclar, mais ça ne suffit pas pour vivre : je me suis mise à plein temps... selon leur optique : je fais 26

heures. Ça les arrange, question de flexibilité... Du coup, ils m'ont nommée chef-de-rayon-responsable-technique en affichant à l'entrée du magasin ma photo, en compagnie de celle d'autres employés dans mon genre, avec en légende mon titre d'accompagnatrice. Ça en jette ! Mais ça me fait une belle jambe ! En fait, c'est toujours un boulot de vendeuse ! Et avec mes 26 heures, je n'arrive même pas au SMIC !

— Avec Erwan, vous vous en sortez ? Je suppose que de son côté, il ne gagne pas des cent et des mille...

— Il n'est que contractuel. Tant qu'on habite en immeuble, on arrive à joindre les deux bouts. L'avantage d'un horaire partiel, c'est que ça me laisse du temps pour m'offrir un complément de revenus...

— Tu m'as bien dit que tes engagements en tant qu'accompagnatrice ne se bousculaient pas ?...

— Oui, mais en fréquentant les gens de la montagne on peut obtenir des infos intéressantes. Une dame qui a installé un cabinet de massage de bien-être à la station de Chabrières-les-Alpes — dans une yourte ! — cherchait une assistante. J'ai sauté sur l'occasion. Elle m'apprend ses techniques et je fais quelques heures avec elle. Je peux échanger avec les clientes, et je me relaxe en même temps !... Ça me plaît énormément !

Vers midi, le ciel avait commencé de se dégager en même temps que l'air s'asséchait. La route montait toute droite le long de ce qui paraissait être une digue. Puis passait sur l'autre rive. Du haut du pont, Grisette aperçut, au fond de la profonde tranchée qu'a creusée le torrent, un filet d'eau boueuse qui peinait à circuler entre les galets.

— C'est le Boscodon, expliqua Élégie ; là, tel que tu le vois, il semble inoffensif... Mais ne t'y fie pas trop : il arrive même — rarement, heureusement — qu'il passe par-dessus la route Savines-Embrun, charriant des rochers de plusieurs dizaines de tonnes !

— Et ça se produit souvent ?

— À peu près une fois par siècle, mais les orages...

— Autrement dit, nous prenons de gros risques ! Avec tout ça, tu ne m'as pas encore dit où nous allons.

— Nous arrivons.

Stationnement en épi, prescrivait un panneau. Docilement Élégie s'exécuta après avoir fait parcourir à sa voiture toute la longueur d'un parking rempli à la limite de la saturation. La route n'était pas un terminus : on la voyait qui se poursuivait en

direction des hauteurs à travers la forêt. Des panneaux indiquant durées et distances signalaient les randonnées.

— Nous voici à l'abbaye de Boscodon !

— Quand tu as désigné le torrent tout à l'heure, ce nom m'a rappelé quelque chose...

— Oui, et hier je t'ai dit que la chapelle Saint-Michel était le premier site touristique des Hautes-Alpes. Voici le second — ou le troisième, car j'allais en oublier un autre... Tu vois d'ailleurs que nous ne sommes pas les seules à en avoir entendu parler !

Le long de la route d'accès qu'elles arpentaient en sens inverse, le long d'une contre-allée que délimitaient des madriers alignés au sol, commençaient à se dessiner, par-delà de grands tilleuls, les bâtiments imposants de l'abbaye.

Élégie marchait devant, nez au vent, familière des lieux. Sa compagne, elle, prenait tout le temps nécessaire pour s'imprégner de la majesté du cadre. Son regard fut attiré par un rectangle blanc, un écriteau — à vrai dire une simple feuille de papier glissée dans une pochette plastique — qui semblait avoir été agrafé à la hâte sur le tronc d'un arbrisseau.

Une photo aux couleurs délavées représentait une femme, sac au dos en tenue de randonneuse ; elle était légendée d'un avis.

Cette personne a disparu depuis le 2 juin. Si vous trouvez un des objets qu'elle porte sur cette photo, merci de contacter la gendarmerie d'Embrun ou de Savines-le-Lac.

Suivait un numéro de téléphone.

— Dis-donc, il s'en passe de belles dans ta région !

— C'est pas la première fois, répondit Élégie en revenant sur ses pas. Pour celle-là, ce sont sans doute les proches de la disparue qui ont placardé cet appel à témoin. Ça n'a rien donné, pas plus que pour les autres. Quand on voit un hélicoptère cercler au-dessus du Morgon, on comprend qu'il y a eu une nouvelle

disparition. La forêt est immense et elle est coupée de barres rocheuses... Tu devines la suite...

— Pas gai, tout ça. Tu m'emmèneras randonner ailleurs, d'accord ?... des fois qu'un tueur en série y ait établi ses quartiers...

Pour profiter de la visite guidée, elles allèrent prendre leur ticket au comptoir de la librairie, à l'entrée d'une grande salle voûtée qui jouxte l'abbatiale. Avec les autres visiteurs, elles attendirent sous le porche d'entrée l'arrivée de leur guide. À l'heure dite elles virent s'avancer une jeune fille grande, aux longs cheveux noirs.

— Bonjour, je m'appelle Julie. C'est moi qui guiderai votre visite aujourd'hui.

— Il s'agit de bénévoles de l'Association des Amis de Boscodon, chuchotait Élégie. Au début, c'était un moine ou une moniale qui jouait ce rôle, mais il n'y en a plus guère ; puis ça a été un vieux monsieur très érudit ; la dernière fois que je suis venue, nous avons eu droit à un gros garçon barbu qui s'empêtrait dans ses explications, incapable, quand on lui posait une question, de s'affranchir de son discours visiblement appris par cœur...

— Tu emmènes ici tous tes invités, on dirait ! Si ça se trouve, avec le temps tu dois connaître si bien le sujet que tu pourrais me faire la visite toute seule !

— Oui... et... non. En fait, si on ne prend pas la visite guidée, on n'a accès qu'à l'église : les autres bâtiments sont tout aussi intéressants ; ce serait dommage de les manquer. Mais... chut !...

En deux heures, Grisette eut tout appris, tout compris : que l'architecture de l'abbatiale obéit à des proportions symboliques, Trinité et nombre d'or en primes ; que l'escalier menant à la crypte (du XII^e siècle !) se découvre par le levage d'un volet

caché sous un banc ; que le christ en bois de tilleul trônant en majesté derrière l'autel a été sculpté par frère Isidore ; que sœur Jeanne-Marie a soulevé des montagnes pour obtenir des financements... La journaliste avait fait joujou avec les éléments d'une maquette pour comprendre la fonction d'une clef de voûte ; elle avait pu réaliser par l'intermédiaire de son propre corps le sens des mots « paume », « palme », « empan » et autres « coudées franches » ; on lui avait donné « voix au chapitre » dans la salle capitulaire... Et, bien sûr, les vicissitudes endurées par la vénérable abbaye et sa région au fil de l'histoire n'avaient plus de secrets pour elle.

Leur guide avait été parfaite : elle avait répondu avec force sourires à toutes les questions des visiteurs, les devançant même parfois. La journaliste n'en finissait pas de prendre des notes.

En la félicitant pour son sens de la pédagogie et en la remerciant de son amabilité, les deux amies prirent congé de « Julie », non sans lui avoir mis dans la main quelques pièces... parce qu'il ne faut pas oublier la guide.

— Merci beaucoup. Ce n'est pas pour moi : votre générosité servira à financer la suite de la restauration... Il reste tellement de choses à faire !... Vous pouvez aussi trouver à la librairie un DVD qui raconte l'histoire de la renaissance de Boscodon ; il est vendu au bénéfice de l'Association.

— Nous allons y faire un tour...

— Et, puisque je vous vois intéressées par les monuments de la région, ne manquez pas de visiter le château de Picomtal, à Crots. Il est magnifique ! On peut y aller aussi en nocturne pour assister à des pièces de théâtre et à des concerts donnés dans les jardins...

— Pourquoi pas ? dit Élégie en se tournant vers sa compagne. Je n'ai pas prévu de nous cloîtrer toutes les soirées à regarder la télé ou à jouer au tarot !...

— Vous vous êtes bien baladées, les filles ? demanda Erwan attablé devant un pot de terrine au genièvre et un pain rustique dont il coupait une large tranche. Il n'en était apparemment pas à sa première. Vous en voulez ? Moi, je mourais de faim en rentrant. Il faut dire, ajouta-t-il en dessinant dans l'air des guillemets virtuels, que depuis l'aube, « je cours les bois et les chemins » — et souvent hors chemin ! — à « faire mon dur métier »...

— On ne s'est pas reposées non plus, répliqua Grisette. Moins glorieusement, nous. Je me suis laissé corrompre : le matin en allant sacrifier aux dieux de la consommation, et l'après-midi, poussées sans doute par le remords, on s'est purifiées auprès de ceux de la culture et du sacré : ça fait un équilibre.

— ???

— Elle veut dire, expliqua secourablement son amie, qu'on est allées dans la zone commerciale d'Embrun pour faire des courses, puis à Boscodon.

— Très intéressante cette visite, bien que « sans le latin, la messe nous emmerde »...

Erwan sourit :

— Et les compromissions vont continuer : ce soir, nous allons plonger dans la « grand-mare des canards » !

